

ceux qui ont la chance de trouver place au camp de Colonge. Ils admirent inopinément la prévoyance du Boche qui leur a préparé des abris où il a laissé des provisions et des cigares en abondance. L'existence d'une source au camp simplifie la corvée d'eau pour ses habitants.

Le 1^{er} janvier, les compliments sont brefs. Le 3, les Allemands envoient leurs étrennes : des obus suffocants et du 2101. La neige tombe en abondance et vient augmenter les souffrances de tous.

Enfin, le 14 janvier, le régiment est définitivement relevé de Verdun. Il défile, à Seigneulles, devant le colonel commandant la brigade. Tous sont fiers du devoir accompli. Des souvenirs matériels : casques de guêteurs, fusils, masques contre les gaz, viennent pour beaucoup rappeler les heures écoulées où, pour la première fois depuis l'Artois, nous marchions sur un sol délivré de la souillure allemande !

Le Chemin-des-Dames.

Après une période d'instruction au camp de Gondrecourt (janvier et février 1917) et une période de travaux dans la région nord de Lunéville, à Einville (mars 1917), le régiment embarque en chemin de fer près de Nancy et vient stationner au sud de Château-Thierry.

Le 1^{er} avril, la division a terminé sa concentration. Elle fait partie de la 10^e armée qui doit participer à l'offensive en préparation. Elle a subi au camp de Gondrecourt, une instruction intensive en vue de l'exploitation du succès espéré.

Le général de Barescut, qui la commande et en a dirigé l'instruction, a la confiance de tous : chacun sait de quelles hautes connaissances il a fait preuve à l'état-major de l'armée de Verdun. Sa bravoure est connue du « poilu » qui l'a rencontré souvent, vêtu d'une capote boueuse, entre Souville et Hardaumont.

Le « 16 avril », à midi 20, la progression des « troupes d'exploitation » est arrêtée. Le 28^e, qui a atteint Baslieux-les-Fismes, fait demi-tour et vient réoccuper ses cantonnements au sud de Fère-en-Tardenois.

Le 4 mai, la division est constituée sur le type des divisions à 9 bataillons d'infanterie.

Le 5^e régiment d'infanterie (qui s'est illustré au Godat en 1914) la quitte ; le 24^e, le 28^e, le 119^e, forment désormais l'« infanterie divisionnaire » sous les ordres du général Pineau.

Le général Poignon succède au général de Barescut, appelé aux fonctions d'aide-major-général.

Jusqu'au 29 mai, aux cantonnements de Villemoyenne et de Jouarre, le régiment s'entraîne en vue de son intervention tous jours probable dans la bataille qui se livre, acharnée, sur le Chemin-des-Dames.

Le 1^{er} juin, la 6^e division d'infanterie, passée à la 6^e armée, monte en secteur.

Les Bovettes — Le Panthéon (Mars-13 juin 1917).

Le 28^e régiment d'infanterie est en réserve de division derrière le 119^e. Il occupe, au nord de Vailly, des « creûtes » situées dans un paysage où il n'existe aucune trace des combats qui viennent de s'y livrer. Les ravins sont couverts d'arbres qui ont conservé tout leur feuillage... Spectacle incroyable pour les anciens de Verdun !

Après quelques jours d'un calme relatif, l'ennemi déclenche subitement, le 6 juin, à 3 h. 30 du matin, depuis le Panthéon jusqu'à la Royère, un bombardement d'une extrême violence par obus de tous calibres. C'est le 119^e qui reçoit l'attaque. Malgré une résistance énergique, l'ennemi s'empare de la ferme des Bovettes et atteint le Chemin-des-Dames.

Tout la journée du 6, les unités du 28^e, mises à la disposition du 119^e, vont mener avec lui des contre-attaques incessantes qui permettront de reprendre à l'ennemi la majeure partie du terrain perdu. Sous un « marmitage » incessant, surveillés par les « saucisses », mitraillés par les avions, les renforts gagnent en plein jour leurs emplacements de combat.

Les contre-attaques sont violentes, répétées. Dans les boyaux de la Source et du Venin, l'adjudant Robinet et le sergent Tempremont, de la 7^e compagnie, dirigent un combat à la grenade avec une ténacité remarquable. Dans ces boyaux, où un homme seulement peut se tenir de front et lutter, le « grenadier » lance son engin jusqu'à ce qu'il tombe, tué ou blessé ; un autre le remplace, pendant que les camarades poussent de quelques pas vers le Boche les sacs de terre qui marquent la frontière nouvellement conquise.

Le boyau est repris presque en entier, mais les munitions viennent à manquer (un obus a fait sauter le dépôt de matériel), et voilà, en quelques minutes, perdu tout le gain de cette lutte acharnée.

Le soir, une nouvelle contre-attaque menée par les compa-

gnies *Gossart* et *Cochereau* (qui seront tous les deux blessés pendant l'action) ne parvient pas à reprendre la ferme des Bovelles, malgré des prodiges d'héroïsme.

Le sergent *Perriot*, de la 10^e compagnie, pour mieux entraîner ses hommes, bondit devant eux, baïonnette au canon, et va tomber devant une mitrailleuse en criant : « En avant ! »

Le sergent *Juichomme*, de la 11^e compagnie, avec son fusil mitrailleur, abat tout adversaire qui tente d'aborder sa barricade. Son coup de fusil est toujours accompagné d'un lazzi qui entretient la bonne humeur des défenseurs.

Le soldat *Devil*, de la 11^e compagnie, observateur sans observatoire, n'en suit pas moins les tirs ennemis et les note avec une placidité qui fait l'admiration de ses camarades. Il est tué, son carnet de notes à la main.

Le médecin auxiliaire *Peyrat* va porter ses soins aux blessés jusqu'en première ligne et tombe mortellement atteint sur l'homme qu'il est en train de panser.

Malgré les pertes subies, le 28^e doit tenir une partie du secteur du 119^e et le Panthéon, prenant ainsi à son compte une portion du Chemin-des-Dames. Il y reste jusqu'au 13 juin, subissant de violents bombardements, sans attaque d'infanterie.

Le fantassin a fait connaissance, dans cette période, avec un nouvel ennemi : « l'avion mitrailleur ».

Au petit jour et à la tombée de la nuit, un avion boche « *Fantomas* » fait son apparition ; sortant de la brume, il descend sur les lignes, suivant les tranchées et les boyaux à une centaine de mètres de hauteur à peine, mitraillant sans arrêt les corvées ou les travailleurs, ou lançant de petites bombes, « lâchant sa croûte », comme diront bientôt nos « poilus », aguerries contre ce nouvel adversaire.

La Bovelle. — La tranchée de Francoine (28 juin-13 juillet).

Du 14 au 26 juin, reconstitution et entraînement dans les agréables cantonnements de Namploeuil-sous-Muret et Droisy, où serpente la Crise; puis, le 28 juin, sous l'œil inquisiteur des « saucisses », le régiment remonte au Chemin-des-Dames.

Cette fois, il est en première ligne, en avant du Chemin-des-Dames. La caractéristique de ce secteur est l'existence de tunnels, véritables placos d'armes « à l'épreuve », dont les entrées sont chez le Boche et les débouchés chez nous. Une action est à l'étude; elle doit porter notre ligne plus avant, afin

de s'emparer définitivement du terrain où sont les entrées des tunnels ou, tout au moins, de le tenir assez longtemps pour les bouleverser et les rendre inutilisables.

Mais le Boche prend l'initiative. Le 29 juin, à 21 heures, après une courte mais violente préparation d'artillerie et malgré le déclenchement préventif de notre tir de barrage, les Allemands sortent de leurs tranchées de la région de la Bo-velle et pénètrent dans une partie de notre première ligne (la tranchée *Xanthia*), qui reste entre leurs mains malgré la résistance vigoureuse de la compagnie *Botchaco*, qui subit des pertes énormes.

Le 30 juin, vers 17 heures, un officier allemand interpellé nos grenadiers à une barricade : « Si vous voulez vous rendre, leur dit-il, il est encore temps. Mais, à 19 heures, il sera trop tard, car vous allez être attaqués d'importance ! »

Fortanotie, pense-t-on. Néanmoins, les précautions sont prises, l'artillerie est alertée et, à 19 heures, lorsque le marmitage boche se déclenche, notre barrage s'abat sur tout le front.

En vain ! La plaine est couverte de petites colonnes d'assaut boches. Sans vareuse ni capote, sans équipement, chargés seulement de musettes de grenades, la chemise retroussée jusqu'au coude, les *Stosstruppen* progressent en chantant le long des boyaux *Nix*, *Kub*, *Toc* ; « balançant » leurs grenades sur les défenseurs. Les mitrailleuses crépitent sans arrêt, les *V.-B.* ne cessent d'éclater en un barrage rapproché. Le Boche progresse toujours. Le voici maintenant qui débouche en arrière des défenseurs, par les tunnels. Cette fois, c'est le corps à corps dans toute son acuité. Le sous-lieutenant *Lacgier*, qui dirige le tir de sa section de mitrailleuses, se trouve face à face avec quatre Boches : il en abat trois à coups de revolver, le quatrième lui loge une balle dans la cuisse et est abattu à son tour. Un sergent, qui tire sans arrêt, se sent tout d'un coup pris par derrière et renversé de sa selle : c'est un Boche qui a surgi des fameux tunnels et a pu ainsi arriver sans danger jusqu'à lui.

La défense est submergée, tournée. Cependant, à gauche, dans Francoine, les compagnies *Lacau* et *Detrois* tiennent toujours, complètement isolées. Elles se sont barricadées vers l'avant, à droite, à gauche, en arrière. Mais jusqu'au matin du 30 juin, on ignore cette résistance : le téléphone est coupé, la *T. P. S.* ne peut « émettre » dans ce déluge de fer qui a brisé ses bases, les pigeons-voyageurs ont été asphyxiés, des

coureurs se succèdent, mais pour tomber sous de multiples barrages !

La compagnie Minart monte sous un bombardement intense, retrouve la liaison avec Lacau et Detrois. La situation est momentanément stabilisée.

Le lieutenant Blondel, officier de liaison, et le sergent Leprêtre, un ancien du début, rétablissent, avec leurs équipes intrépides, les liaisons interrompues depuis la veille. Pendant leur reconnaissance, ils voient le Boche, épuisé par son effort, affalé dans ses tranchées, abruti par l'alcool qu'il a bu avant l'attaque pour « se donner du cœur au ventre ».

Le 11^e, qui était en réserve de division, va attaquer dans le secteur du 28^e, avec le bataillon Duché. L'attaque, prévue d'abord pour 10 heures, est retardée. A 19 h. 15, elle se déclenche ; mais elle échoue, malgré des prodiges d'héroïsme, qui valent au 11^e une citation à l'ordre du corps d'armée.

Le 2 juillet, le 28^e est relevé et mis en réserve aux creutes de Paisay où il se reconstitue le jour, et qu'il quitte la nuit pour aller travailler en avant de la première ligne qu'il couvre de réseaux, sous des marmittages intenses, sur un terrain sans cesse balayé par les mitrailleuses.

Le 9 juillet, il remontait en secteur pour vingt-quatre heures seulement. Le 10, la relève de la division commence.

Le 28^e quitte Paisay pour venir cantonner, le 13, à Dhuizel et Vieil-Arcy, au sud de l'Aisne, et, le 14, à Bazoches, sur la Vesle.

Il avait perdu 5 officiers et 500 hommes dans les journées du 29 et du 30.

Dans cette lutte inégale, il avait fait preuve d'une ténacité et d'un mordant remarquables. Du moins, l'héroïsme déployé avait-il permis d'endiguer la vague ennemie avant qu'elle ait pu déferler sur le Chemin-des-Dames.

Parmi les nombreuses citations accordées à la suite de cette affaire, rappelons, entre les plus belles, celle du lieutenant Lacau et de deux sous-officiers : Frère et Bouton, deux héros légendaires qui recevaient la médaille militaire.

Lacau (Maurice), lieutenant : Commandant de compagnie plein de bravoure et de sang-froid. D'un coup d'œil et d'une décision remarquables. S'est particulièrement distingué au cours des puissantes attaques ennemies. Presque enveloppé, a opposé une résistance opiniâtre. A pu se dégager et tenir jusqu'à l'arrivée des renforts avec lesquels la ligne a été reconstituée.

(Ordre général 499, du 7 août 1917, de la 6^e armée.)

Frère (Louis), sergent active 7^e compagnie : Engagé volontaire pour la durée de la guerre ; sous-officier d'élite animé du plus noble désir de venger trois frères tués à l'ennemi. A accompli maints actes de bravoure. Le 29 juin 1917, s'est porté à la contre-attaque à la tête d'une poignée d'hommes avec une intrépidité et un sang-froid remarquables ; a réussi à refouler l'ennemi ; s'est maintenu définitivement sur la position reconquise.

(Médaille militaire. — Ordre général 5431 du G. Q. G. du 11 août 1917, croix de guerre avec palmes.)

Binz dit *Bouton* (Eugène), adjutant : Sous-officier modèle, d'une bravoure légendaire et communicative ; a puissamment contribué, par son action personnelle au cours d'une attaque ennemie d'une extrême violence, à la résistance opiniâtre de son unité dans un combat acharné de plusieurs heures : le 30 juin 1917 ; 3 fois cité à l'ordre et 4 fois blessé.

(Médaille militaire. — Ordre général 5499 du G. Q. G. du 22 août 1917.)

Le saillant de Deimling. — Le P. C. Frise (30 juillet-13 août 1917).

Du 19 au 27 juillet, le 28^e régiment d'infanterie, stationné à Bazoches, est reconstitué hâtivement. L'instruction est poussée dans les unités. Sur le Chemin-des-Dames, l'action est à son point culminant : le canon gronde sans cesse ; la nuit, les avions, toujours plus nombreux, bombardent les cantonnements où croyaient se reposer les unités relevées : on ne connaît plus le repos. Chaque fois, le Boche, au prix de pertes énormes, rongé un peu de nos positions.

Le 30 juillet, le régiment est, pour la troisième fois, en ligne au Chemin-des-Dames, dans le secteur dit de « Pargnan ». Le bataillon Dherse tient la première ligne dans un saillant très prononcé, « tranchée de Deimling », au nord du rayon de Troyon. Le bataillon Duché est à sa droite.

Après avoir passé les consignes, le colonel Mondange, du 22^e régiment d'infanterie, quitte le secteur en indiquant une fois de plus sur le plan directeur le saillant de Deimling : « C'est à son tour d'être enlevé, dit-il au colonel Roller. Je vous souhaite de ne pas subir cette attaque ! »

Hélas ! ce souhait ne devait pas se réaliser. Le 31 juillet, à 13 heures, après une matinée assez calme, l'artillerie ennemie déclenche un bombardement d'une violence inouïe. De véritables rideaux de feu s'abattent sur les différentes lignes : la ligne de soutien est bouleversée, les boyaux sont retournés, les observatoires aveuglés. Le marmitage s'étend loin à l'arrière. Chaque batterie d'appui est prise à partie. Une fumée épaisse s'élève en un instant tout le secteur. Les fusées de barrage s'élancent, appelant notre artillerie qui a déjà déclenché son tir.

Les communications téléphoniques sont coupées. Le T. P. S. du capitaine Duché, au P. C. Frise, signale le bombardement; celle du commandant Dherse au P. C. Kléber signale à plusieurs reprises : « Situation critique ». A 13 h. 43, le message d'alarme est réduit à : « Situation cri... », c'est la dernière nouvelle qu'on aura du bataillon Dherse. Le saillant de Deimling est enlevé !

Pendant que le Boche le maintenait sous le feu puissant de son artillerie, son infanterie progressait par les ailes sous la protection de tirs d'encagement et gagnait la région du P. C. Kléber dont elle prenait la défense à revers.

Elle continuait ensuite, encerclant le P. C. Frise. Situation tragique ! Les Boches tiennent les entrées du P. C., tentent de les incendier avec des lance-flammes, jettent des grenades dans les descentes. Alors, par T. P. S., le capitaine Duché demande qu'on « marmite » son propre P. C., son message n'est pas reçu par le colonel. Mais il impressionne le « récepteur » du 119^e régiment d'artillerie. Le colonel Malvy le transmet immédiatement à l'artillerie ; et quelques secondes après, les défenseurs de Frise entendent avec satisfaction le bourdonnement que font, en arrivant sur leurs têtes, nos 155 ! A ce bruit, s'ajoute celui des explosions des pétards de cheddite (le Boche tente de faire sauter les entrées de l'abri). Un pigeon-voyageur est lancé. Le caporal Thuau qui le lâche essuie un coup de feu à bout portant. Le pigeon est saisi et étranglé dès sa sortie.

Cependant, des contre-attaques immédiates menées du boyau de la Source, par les unités du bataillon Garde et des éléments du 344^e régiment d'infanterie, et celles menées sur place par les compagnies Joret et Minart, brisent l'élan du Boche. La « section Franche » du 2^e bataillon, commandée par l'adjudant Frère, et la compagnie Estelle, du 344^e régiment d'infanterie, progressent rapidement. Les Boches qui encerclent Frise sont assésés à leur tour et tués sur place.

A 17 heures, le P. C. Frise est dégagé. L'élan de l'adversaire est brisé. Des centres de résistance se sont organisés et soutiennent des combats épiques.

Le lieutenant *Petit* et le cycliste *Bert*, de la 9^e compagnie, ayant épuisé les munitions de leur revolver, entament la lutte à la grenade. Le lieutenant *Petit* est tué, *Bert* est blessé.

Le soldat *Bréard* (Maurice), de la 11^e compagnie, toujours le premier pour courir au danger, monte sur le parapet pour mieux viser les groupes ennemis qui s'avancent. Il compte les

adversaires qu'il abat : « Un..., deux..., trois..., douze ! » Il ajuste le treizième lorsqu'une balle à la tête vient le frapper à mort !

A une barricade, le soldat Garçon, de la 11^e compagnie, grenadier émérite, lance plus de 200 grenades. Il tombe évanoui de fatigue et, reprenant ses sens, il continue la lutte.

L'adjudant-chef Giovanelli maintient en position sa section attaquée de front et de flanc, soutenant pendant trente-six heures un incessant combat à la grenade. L'ordre de relève ne pourra pas le toucher ; il en est prévenu seulement quand, à l'issue d'une dernière contre-attaque heureuse, il réussit à rétablir la liaison avec une unité voisine qui s'étonne de le voir encore là.

L'aspirant *Fouassier*, de la 5^e compagnie, progresse avec sa section de trou d'obus en trou d'obus, malgré un violent bombardement, et tombe mortellement atteint.

Le sous-lieutenant *Rostagnat*, de la 7^e compagnie, un jeune officier de la classe 1917, qui a gagné ses galons à Verdun, est tué dans le boyau de la Source.

A la C. M. 3, l'adjudant *Turaglio*, blessé d'une balle dans le bras droit, refuse de se laisser évacuer : il a un trop bel objectif pour abandonner la lutte. A la nuit seulement il consent à partir. Le soldat *Macheut* est tué sur sa pièce par un éclat de grenade qui a arraché la boîte de culasse. Le soldat *Rin*, dont la pièce est enrayée, continue le feu avec son mousqueton jusqu'à ce qu'il tombe, mortellement atteint.

Jusqu'à sa relève (nuit du 1^{er} au 2 août), le 28^e régiment d'infanterie ne cessera pas de contre-attaquer avec ses propres moyens qui vont toujours diminuant. Les compagnies Lacau, Delrois, avec des chefs de sections tels que le lieutenant Émo, l'adjudant Grangeon, l'adjudant Rimber, le sergent-major Lintz, le sergent Quéré, déploient des prodiges d'énergie, mais sans parvenir à reprendre le terrain perdu. Du moins, des barricades sont-elles établies et solidement tenues.

Les pertes avaient été énormes : 23 officiers et 831 hommes sur un effectif total de 42 officiers et 1.770 hommes à l'entrée en secteur !

Le 2 août, le régiment était mis en réserve à Paissy. Le 3, il occupait la ferme de Bellevue et les creûtes de l'Yser. D'où, chaque soir, les unités partaient pour effectuer des travaux en secteur.

Le 7 août, le lieutenant-colonel Roller, appelé à d'autres

fonctions, quittait le régiment. Il le commandait depuis le 27 mai 1915, au lendemain du sanglant échec sur la tranchée des Saules. Il l'avait conduit victorieusement aux attaques d'Artois, en septembre 1915. Le 24 février 1916, par ses dispositions habiles, il avait enrayer l'attaque des gaz de Méhari-court. Trois fois, il l'avait conduit à Verdun; trois fois, il avait lutté avec lui au Chemin-des-Dames. Il parlait, emportant l'affection de tous.

Le même jour, le lieutenant-colonel de Gouvello prenait le commandement.

Le 13 août enfin, le régiment quittait le Chemin-des-Dames, ayant encore ajouté quelques chapitres à son Livre d'or.

La 11^e compagnie, en particulier, était citée à l'ordre de la 6^e division d'infanterie dans des termes particulièrement éloquents :

La 11^e compagnie du 28^e régiment d'infanterie. — Sous le commandement du lieutenant MARVAT, le 31 juillet 1917, montré ce que l'on pouvait attendre d'une unité fortement décidée à accomplir son devoir jusqu'au bout. Attaquée par un ennemi supérieur en nombre, débordée de tous côtés, n'ayant plus qu'une liaison précaire avec l'arrière, a, malgré les pertes subies, réussi à se dégager par d'heureuses contre-attaques dans une lutte corps à corps. A fait 5 prisonniers et ramené des lignes le commandant de compagnie d'une unité voisine, grièvement blessé.

Le capitaine *Duché* était fait chevalier de la Légion d'honneur :

Officier de grande valeur, d'une bravoure exceptionnelle. Le 31 juillet 1917, son P. C. étant cerné de tous côtés par l'ennemi, en a organisé la défense avec calme et sang-froid admirables, ce qui a permis une résistance de quatre heures qui a donné le temps à la contre-attaque de le dégager.

Quatre fois cité à l'ordre.

Giovannelli, Garçon recevaient la médaille militaire.

Le camp de Lassigny. — Devant Saint-Quentin.

(15 août 1917 - 18 janvier 1918)

Transporté, en camion auto à Coigny, où il stationne seulement deux jours, le 28^e embarque en chemin de fer, le 15 août, pour débarquer le 16 à Montdidier d'où il gagne les cantonnements de Fescamp, de Remaigis et du camp 40.

Jusqu'au 30 août, il est à l'instruction dans cette région dite du « camp de Lassigny ». Le 18, à Pienne, au Q. G. de la division d'infanterie, visite du général Pélain, commandant en chef, à son ancienne division. Le 30 août, le régiment quitte

le camp de Lassigny pour se porter par étapes à Grand-Séraucourt, Artemps et Dury (sud de Saint-Quentin).

De Fescamp à Grand-Séraucourt s'étend la zone reconquise par l'offensive franco-britannique de mars 1917.

Le soldat avait lu sans doute les récits des atrocités boches; il savait que l'ennemi, dans sa rage, avait saccagé systématiquement les localités, scié les arbres fruitiers, les poteaux télégraphiques, détruit tous les ouvrages, avait tenté, en un mot, de supprimer la vie dans toute la portion de terrain qu'il avait été contraint d'abandonner... Mais, au fond, il pensait que les journalisés avaient exagéré, et voilà que la vérité s'imposait à lui. Les récits des habitants viennent encore ajouter à cette impression d'horreur et de dégoût! C'est ainsi que se confirme toujours la haine du Boche; la vue de cette désolation contribue pour beaucoup à l'élévation du moral du troupier.

Le 28^e, reconstitué petit à petit, par l'arrivée des renforts, est en mesure, dès le 1^{er} octobre, d'assumer la garde d'une partie du front; avec deux bataillons d'abord, puis, au complet, il va tenir jusqu'au 12 janvier 1918 un secteur devant Saint-Quentin.

Tantôt sur la rive droite de la Somme, tantôt sur la rive gauche, tantôt à cheval sur les deux rives, il mène de nouveau la « vie de secteur » : travaux d'organisation, nuits de veille, inquiétudes des attaques par gaz, corvées de matériel et de ravitailllement, tout cela subi ou vécu dans la boue ou dans la neige qui va bientôt recouvrir tout le secteur; en un mot, l'accomplissement du « devoir » sous toutes ses formes ingrates.

Mais ces souffrances subies en commun permettent aux chefs les longues tournées en secteur, les rencontres dans le boyau avec le « poilu », les visites dans les « gourbis », dont les plus modestes prennent orgueilleusement le nom de « P. C. » (tel le P. G. d'un aide-chargé de la C. M. 1).

Au cours de ces visites, le colonel étudie le soldat, il lui « cause », s'intéresse aux moindres actions de cette vie de tranchées, qu'il a menée lui-même d'une façon intense. De son côté, le poilu sent se développer toujours la confiance qu'a su lui inspirer dès le début ce chef qu'il sent si près de lui.

Et c'est dans une atmosphère complète de confiance réciproque qu'il s'aguerit dans des « coups de main » toujours couronnés de succès.

« Coups d'essai » pour ces jeunes de la classe 1917, dont la pétulante énergie se plie cependant aux prescriptions en trente-six articles des plans d'engagement, si modeste et si limité qu'en soit le but! « Coups de maîtres » pour ces héros